

JÉSUS : NOTRE SAUVEUR ÉTERNEL

HUGO McCORD



A la mention de Jésus-Christ, mon esprit bondit et tremble. Il est plus grand que la terre, plus vaste que la mer, plus haut que les cieux et plus profond que le séjour des morts (cf. Jb 11.8-9). Je ne peux pas sonder ses profondeurs ni appréhender sa perfection (cf. Jb 11.7).

Nous allons pourtant prendre le risque de décrire le Christ incomparable : (1) entre l'éternité et la création, (2) entre la création et Bethléhem, (3), entre Bethléhem et la résurrection, (4) entre la résurrection et le jugement, et (5) entre le jugement et l'éternité.

ENTRE L'ÉTERNITÉ ET LA CRÉATION

Avant que les montagnes n'existent, avant la naissance de la Terre et de ses habitants, d'éternité en éternité, Jésus-Christ vivait ; sa Parole était "efficace, plus acérée qu'aucune épée à double tranchant" (Ps 90.2 ; Hé 4.12). Rien ne pouvait rester invisible devant lui, tout lui était "à nu et à découvert" (Hé 4.13 - BDS). Ses origines remontaient au lointain passé, aux jours de l'éternité (Mi 5.1). Pendant son bref séjour sur la terre, il se souvint de la richesse et la gloire qu'il avait partagées avec son Père avant que le monde fût (Jn 17.5 ; 2 Co 8.9). Jésus-Christ est en dehors du temps ; il est le même hier, aujourd'hui et pour l'éternité (Hé 13.8). Il est le "Père éternel" (Es 9.5).

Jésus-Christ est Seigneur. Ceux donc qui disent qu'il est un être créé font une immense erreur. La notion gnostique selon laquelle il aurait été fait par le Père comme un éon, c'est-à-dire une émanation divine de sa personne, ne correspond nullement au fait que Jésus est Seigneur. L'Écriture qui le désigne comme le "premier-né de toute la création" ne doit pas être interprétée pour lui faire dire qu'il fut la première création

de Dieu. Si c'était le cas, il se créa lui-même, car "en lui tout a été créé" et "il est avant toutes choses" (Col 1.16-17). Le mot "premier-né" en Colossiens 1.15 se réfère donc de manière imagée à son statut ou à sa position², et non à son origine. Jésus est le chef, le souverain, celui qui est au-dessus de toute chose créée (cf. Ps 89.27). Autrement, il devient lui-même une chose, une créature, ce qui rendrait fausse la déclaration de Jean selon laquelle "tout a été fait par elle [la Parole, le Christ], et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle" (Jn 1.3).

Un certain groupement religieux marche sur les traces des gnostiques, voulant faire du Christ un dieu créé, une déité inférieure³. Il comprend mal le mot "commencement" en Colossiens 1.18, au sujet de Jésus, le prenant comme référence à son origine. Mais le contexte dit au contraire qu'il n'eut pas de commencement, qu'il fut celui qui commença tout, qu'il était lui-même l'initiateur, l'origine, la source première, la cause efficace de toutes choses⁴.

Ce même groupement religieux se saisit de l'emploi dans certaines anciennes traductions françaises du mot "commencement" en Apocalypse 3.14 ("auteur" - COL ; "Principe" - TOB ; "origine" - BFC) dans un effort visant à renier sa nature éternelle. Si l'on dit que Jésus fut la première création de Dieu, au lieu d'être l'origine de la création, on est obligé de dire que Dieu le Père eut aussi un commencement, car le même mot en grec est utilisé à son sujet en Apocalypse 21.6⁵. En outre, donner à Jésus un commencement obligerait le Fils et le Père à avoir une fin, selon le contexte du même verset⁶. On ne s'accorde avec toute l'Écriture qu'à partir du moment où l'on reconnaît que le Père, le Fils et l'Esprit Saint sont éternels (cf. Ps 90.2 ; Mi

5.1 ; Hé 9.14).

Jésus était avec Dieu au commencement ; mais s'il était aussi Dieu lui-même (Jn 1.1), on ne peut mettre en doute son éternité. Il est impossible d'expliquer comment Jésus pouvait être Dieu et en même temps être avec Dieu. On ne peut expliquer par les mathématiques comment "un" peut être "trois" et comment "trois" peuvent être "un" ; mais on peut l'expliquer par la foi (Dt 6.4 ; Hé 1.8 ; Ac 5.3-4). Tous les trois sont une Déité, font partie d'une même nature, mais chacun possède son propre esprit (Rm 8.27 ; Ph 2.5). Le fait que Dieu est triple reste incontestable bibliquement, mais humainement inexplicable. Bien que Jésus soit sujet à l'autorité de son Père ("Le Père est plus grand que moi" – Jn 14.28), il ne lui est pas inférieur par sa nature ("le Père et moi, nous sommes un" – Jn 10.30). Il est l'égal du Père, il est lui-même appelé "Dieu" et "Dieu puissant" (Ph 2.6 ; Es 9.5).

Du fait que Jésus est subordonné au Père, certains nient non seulement son éternité, mais aussi qu'il puisse être "l'expression de son être" (Hé 1.3). Au 4ème siècle, Arius d'Alexandrie refusa d'accepter que l'être de Jésus, son (*gr. ousios*), puisse être le même (*gr. homo*) que celui du Père. Il maintenait que Jésus avait une nature semblable (*gr. homoi*) à celui du Père. Arius déclara donc que Jésus n'était pas éternel, mais qu'il était une créature supérieure à l'homme et inférieure à Dieu. Athanasius s'opposa à Arius, soulignant le mot "être" (*gr. hypostasis* : "substance" – BJER) en Hébreux 1.3, pour affirmer que Jésus était du même être (*gr. homoousios*) que Dieu, et non seulement d'un être semblable (*gr. homoiouosios*). Bien que la distinction se limite à une lettre dans le grec, elle fait la différence dans la réalité entre la créature et le Créateur, entre l'humanité et la Déité.

L'expression "Fils de Dieu" doit être examinée scrupuleusement, car si la Déité engendra vraiment un Fils, ce Fils est forcément plus jeune que son Père, il ne peut donc pas être éternel. Un Christ engendré ne peut pas être un Christ éternel. La difficulté n'est pas diminuée lorsqu'on dit qu'il fut "engendré avant les âges" ou bien quand on parle de sa "génération éternelle", ce qui suggère un processus éternel, constant, sans début ni fin.

Les auteurs de la Bible n'eurent pas à résoudre cette énigme, car ils ne parlent pas d'un

Jésus "engendré" avant la création. Ils disent plutôt que Jésus fut engendré à sa naissance à Bethléhem. Ainsi fut-il appelé le "Fils de Dieu" (Lc 1.35). L'Écriture dit aussi qu'à la résurrection de Jésus et à son ascension au ciel, il fut "engendré" (Ac 13.30-35 ; Hé 1.3-5 ; 5.5). Donc, c'est avec raison que, physiquement et symboliquement, Jésus fut appelé le "Fils de Dieu". S'il existait une relation Père/Fils avant la création, le Fils ne pouvait être aussi âgé que le Père. De plus, s'il existait une relation familiale dans la Déité avant la création, on se demande qui était la mère et quel rôle dans la famille était joué par l'Esprit Saint. Ces questions difficiles ne se posent pas si Jésus n'était pas le "Fils de Dieu" avant la création.

À présent, Jésus est appelé le Fils de Dieu, et les pécheurs doivent savoir et croire cela de tout leur cœur (Rm 10.9-10). Ils n'ont aucun besoin de savoir à quelle époque ou de quelle manière Jésus hérita de ce titre. Mais tout pécheur peut apprendre ce titre et apprécier qu'il exprime une relation précieuse et importante dans la Déité. Tous peuvent se réjouir dans l'amour du Père pour son bien-aimé.

Le fait que le Fils est Dieu lui-même représente pour beaucoup une pierre d'achoppement et un rocher de scandale (Rm 9.33). La plupart des Juifs et des libéraux concèdent qu'il était un homme bon, sans plus. Ils ne veulent pas admettre sa Déité (Jn 7.12).

Là où certains (tels que les Juifs, les gnostiques, les Ariens, etc.) refusent d'admettre que Jésus est Dieu, d'autres basculent à l'autre extrême et refusent de distinguer entre Dieu le Père et Dieu le Fils. Au 3ème siècle, les Monarchiens affirmèrent que le Fils et le Père sont la même personne (un abus de Jean 10.30 et 14.9). Ils appelèrent Jésus "le Dieu et Père de l'univers". Un autre groupe, les "Patripassiens", enseignèrent que le Père souffrit et mourut sur la croix. Une partie de cette idée fut transportée du 3ème siècle au siècle présent par un groupement religieux qui prétend que la Déité ne compte qu'une seule personne. Par un mauvais usage de plusieurs passages des Écritures, ils maintiennent que le Fils n'est aucunement différent du Père⁸.

ENTRE LA CREATION ET BETHLEHEM

La déclaration "Faisons l'homme" (Gn 1.26) suggère qu'il y avait au moins un "assistant"

divin au moment de la création. Selon plusieurs passages très clairs de l’Ancien Testament (Gn 1.2 ; 33.4 ; Ps 104.30 ; cf. aussi Jb 26.13), L’Esprit y assistait. Jésus-Christ était un autre assistant, celui dont l’Ecriture parle le plus. Elle l’appelle “la Parole” :

Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par elle, et rien de ce qui a été fait n’a été fait sans elle (Jn 1.1-3 ; cf. Hé 1.1-3).

Des milliers de personnes ont essayé de comprendre la déclaration de Jean selon laquelle celui qui est venu dans la chair était la Parole, le *logos*. Un verset l’identifie comme Dieu, alors qu’un autre le distingue de lui. Rien ne fut créé sans le *logos* (terme grec introduit dans la langue française). Utilisé comme un nom commun, ce substantif peut signifier un son articulé qui communique une idée. Dans les versets suivants, bien qu’aucun son ne soit nécessaire, il est tout de même suggéré :

Car il dit, et (la chose) arrive ;
Il ordonne, et elle existe (Ps 33.9).

Les cieux ont été faits par la parole de l’Eternel,
Et toute leur armée par le souffle de sa bouche
(Ps 33.6).

Sur l’autorité de Jean, donc, on peut lire ainsi la déclaration de David en Psaume 33.6 :

Les cieux ont été faits par le *logos* de l’Eternel,
Et toute leur armée par le souffle de sa bouche.

Mais le *logos* ainsi décrit était bien plus qu’un son : il était la Déité.

Sans doute Jésus est-il appelé le *logos* parce que ce terme est parfaitement complet. Comme un son articulé transmet une idée générée par la pensée, ainsi le mot *logos* dénote intelligence et raison. La philosophie définit *logos* comme le principe rationnel de l’univers. Appliqué à Jésus, il décrit la pensée, la raison et la sagesse de Dieu. Jésus comme *logos* est la personnification de cette raison, de cette sagesse.

Le *logos* démontra sa sagesse et sa raison non seulement par la création, mais par le prolongement de son œuvre après la création, lorsqu’il inspira les livres de l’Ancien Testament, dont il devint le véritable auteur. L’Esprit

de Christ était dans les prophètes (1 P 1.10-11). C’était lui qui inspira David :

L’Esprit de l’Eternel a parlé par moi,
Et sa parole [*logos*] est sur ma langue (2 S 23.2^o).

Entre la création et Bethléhem, Jésus fut non seulement le *logos* qui créa l’univers et qui inspira les prophètes, mais aussi le “rocher spirituel” qui suivait les Israélites et qui les abreuvait (1 Co 10.4).

Finalement Jésus fut décrit comme “celui qui vient” (Ps 118.26 ; cf. 11.3 ; 21.9), expression très distinctive qui suscita les attentes des fidèles.

ENTRE BETHLEHEM ET LA RESURRECTION

Lorsque “les temps furent accomplis”, “celui qui vient” selon la promesse est “descendu du ciel” (Jn 6.51 ; Ga 4.4). Le *logos*, jusque là un être spirituel dans le ciel, est devenu chair et a vécu parmi les êtres humains (Jn 1.14). Dans le dessein de Dieu, il fallait qu’il soit la descendance d’une femme, d’Abraham, et de David (Gn 3.15 ; 22.18 ; cf. 2 S 7.12-14) et qu’il naisse d’une vierge¹⁰, un détail extrêmement important.

La foi de certains croyants faiblit sous les attaques des naturalistes, qui maintiennent l’impossibilité d’une parthénogenèse (naissance sans père). Mais en fin de compte, ils sont tout aussi incapables d’expliquer une naissance avec deux parents (Ec 11.5). Si Jésus était né de deux parents, il n’aurait pas été plus divin que quiconque. Celui qui dit croire en Jésus mais pas en sa naissance d’une vierge croit en un Jésus exclusivement humain. Or, le sang d’un Jésus strictement humain ne serait pas plus capable de nous sauver que le sang d’un autre homme bon. De plus, un Jésus seulement humain n’aurait pu être ressuscité et ne pourrait ressusciter personne. La déité de Jésus semble donc inéluctablement liée à sa naissance d’une vierge. Le christianisme sans cette naissance devient une religion sans salut par le sang et sans résurrection. Il se transforme donc en simple évangile social, applicable seulement à la vie présente.

La déité de Jésus dépend donc du fait d’avoir un père divin et non humain ; nous voyons dans ce contexte l’importance de son titre “Fils de Dieu” (Lc 1.35). En même temps, Jésus désirait être appelé “Fils de l’homme”, un titre qu’il s’attribua plus que tout autre — 82 fois. En tant

que Fils de l'homme, son sang humain pouvait couler pour les péchés du monde entier (Mt 26.28 ; Hé 2.9 ; 9.22 ; 1 Jn 2.2), il pouvait compatir aux faiblesses humaines (Hé 2.17-18 ; 4.15). En divin Fils de l'homme, il était mortel mais pouvait vaincre la mort (Jn 11.25-27 ; 14.19 ; 2 Tm 1.10).

Certains croient que le fait de devenir chair serait pour Dieu trop humiliant. Les gnostiques croyaient, par exemple, que la chair était nécessairement mauvaise. Selon eux, Dieu ne devint pas chair mais descendit sur l'homme Jésus à son baptême et le quitta après sa crucifixion. Les gnostiques docètes niaient l'humanité de Jésus, faisant de lui un simple fantôme, prétextant que sa naissance et sa mort n'étaient que des illusions¹¹. Certains non-croyants essaient de faire de Jésus un mythe ; mais ce faisant, ils sont obligés d'admettre qu'il est plus facile de mythifier Alexandre le Grand, Jules César, ou Napoléon. Par conséquent, la plupart des non-croyants ne mettent pas en doute l'existence physique au premier siècle d'un homme du nom de Jésus de Nazareth.

Au-delà de toute controverse, il faut admettre que le mystère de la piété est grand (1 Tm 3.16). Personne ne peut expliquer comment Dieu pouvait devenir chair ou être reçu encore dans la gloire ; mais le fait en lui-même est facile à croire : "Car il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu, et les hommes, le Christ-Jésus homme" (1 Tm 2.5). Il est descendu de Dieu, et lui seul connaît le chemin vers sa demeure : "Moi, je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi" (Jn 14.6).

ENTRE LA RESURRECTION ET LE JUGEMENT

Jésus regardait au-delà de sa mort dans la chair, vers un retour à la gloire du ciel avec son Père (Jn 17.5). En vue de la joie qui lui était proposée, "il a supporté la croix [et] méprisé la honte" (Hé 12.2). Il est entré dans la maison de l'homme fort, la maison de la mort, pour y rester pendant trois jours, assez longtemps pour que sa mort soit irréfutable. Puis il arracha la clé du séjour des morts, "afin d'écraser par sa mort celui qui détenait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et de délivrer tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans l'esclavage" (Hé 2.14-15 ; Ap 1.17). Ainsi, il "a réduit à l'impuissance la mort et mis en

lumière la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile" (2 Tm 1.10).

En se relevant de sa tombe, Jésus pouvait être déclaré Fils de Dieu avec puissance (Rm 1.4). Le dimanche de sa résurrection (9 avril, 30 ap. J.-C.) fut accomplie enfin la joyeuse proclamation de Dieu écrite en Psaume 2.7 :

Tu es mon fils !
C'est moi qui t'ai engendré aujourd'hui.

Jésus-Christ n'était pas le Fils de Dieu entre l'éternité et la création, ni entre la création et Bethléhem ; mais il l'était à partir de Bethléhem, à partir du moment où il devint le fils de Marie et de l'Esprit du Père (Lc 1.35). Mais le Psaume 2.7 ne pouvait lui être appliqué jusqu'à trente-trois années après sa naissance d'une vierge, quand Dieu le ressuscita (Ac 13.33). Le jour de sa résurrection était donc le "aujourd'hui" du psaume.

Comment ceci est-il possible ? De quelle manière une résurrection peut-elle accomplir la prophétie d'une naissance ? Prise littéralement, l'annonce du prophète n'a pas de sens ; prise symboliquement, elle est magnifique. Aucun faire-part n'est plus heureux que celui qui annonce la naissance d'un enfant. De même Dieu, se comparant à un père, ne pouvait rien annoncer de plus joyeux que la nouvelle de la victoire de Jésus sur la mort. La mort n'ayant plus de pouvoir sur lui, Jésus devint notre précurseur. Il put ainsi entrer dans "sa gloire", celle qu'il avait demandée dans sa prière (Rm 6.9 ; Hé 6.20 ; Lc 24.26).

Entre le Mont des Oliviers (lieu de son ascension) et le ciel, Jésus se débarrassa du corps de chair avec les marques des clous, pour redevenir ce qu'il avait été avant de quitter le ciel trente-trois années auparavant (1 Co 15.50). Bien qu'il ait passé un tiers de siècle sous forme humaine, il ne devait jamais plus être ainsi humilié (2 Co 5.16). C'est ainsi que le passage de Psaume 2.7 fut accompli au jour de sa résurrection.

Les Écritures nous enseignent davantage à ce sujet. Dix jours après l'ascension (18 mai), au jour de la Pentecôte (28 mai), Jésus fut déclaré Seigneur et Christ. En ce jour, il devint chef de l'Église, souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédek. Il s'assit sur le trône spirituel de David et fut couronné Roi des rois et Seigneur des seigneurs. En ce jour, la voix résonna encore dans le ciel :

*Tu es mon Fils,
C'est moi qui t'ai engendré aujourd'hui (Ac 13.33 ;
Hé 1.1-5 ; 5.5-6 ; cf. Ep 1.20-23).*

Comme au jour de sa résurrection, ainsi au jour de l'ascension, la filiation divine de Jésus n'était pas physique et littérale, mais symbolique et profondément significative, sur le plan spirituel. Le destin du monde dépend de la grande vérité selon laquelle Jésus est le Fils de Dieu.

Depuis le jour de la Pentecôte jusqu'à la fin du monde, toute autorité dans le ciel et sur la terre est exercée par le Fils. Les anges, les principautés, les puissances lui ont été assujettis (Mt 28.18 ; 1 P 3.22). Il a reçu un nom qui est au-dessus de tout nom dans le ciel, sur la terre et sous la terre (Ph 2.10). Entre la Pentecôte et le jugement, même le Père occupe une position de moindre importance par rapport à son Fils. "Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé" (Jn 5.23). Il plaît à Dieu de faire habiter dans le Fils "toute plénitude" (Col 1.19), car il faut qu'il soit "en tout le premier" (Col 1.18). Les hommes de bonne volonté, au cœur honnête, amènent librement et avec amour toute pensée captive à l'obéissance de Christ (2 Co 10.5). Dieu le Père a donné Jésus comme une bannière pour les peuples, comme conducteur et commandant des nations (Es 11.10 ; 55.4).

Pendant la période de la souveraineté suprême de Jésus, c'est par sa médiation que les pécheurs doivent s'approcher de Dieu. De plus, les chrétiens obtiennent le pardon de leurs péchés uniquement par lui, leur défenseur (1 Tm 2.5 ; 1 Jn 2.2). Selon l'Écriture, il prépare actuellement des demeures pour les siens (Jn 14.1-3). Un jour, tous les hommes se tiendront devant lui pour être jugés. Ils ne seront pas devant le Père, ni devant l'Esprit, mais devant le Christ, au jour établi par Dieu (Ac 17.30 ; Jn 5.22 ; 2 Co 5.10).

ENTRE LE JUGEMENT ET L'ÉTERNITÉ

Après le jugement, la position de Jésus comme commandant en chef sera volontairement rendue à son Père. Puis le Fils lui-même sera assujetti à celui qui a renoncé à certains pouvoirs entre la Pentecôte et le jugement, afin que Dieu soit tout en tous (1 Co 15.24). Ce transfert d'autorité se passera si facilement qu'il ne sera même pas remarqué, car pendant toute l'éternité le Fils (Lc 1.33 ; Hé 1.8) et les saints (Ap 3.21 ; 22.3-5)

régnèrent ensemble avec le Père. "O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! (...) Tout est de lui, par lui et pour lui ! A lui la gloire dans tous les siècles. Amen !" (Rm 11.33, 36).

¹ Les mots *'abbi'-adh*, traduits d'habitude par "Père éternel", peuvent aussi être traduits — et dans ce contexte encore plus correctement — par "Père de l'éternité".

² Le terme "premier-né" suggère l'honneur suprême. Dans l'Ancien Testament, il signifiait un prestige convoité, celui de la priorité du fils premier-né, qui recevait un double honneur parmi les fils de la famille. Ce terme signifiait également l'honneur de la position, car il pouvait se référer à la distinction accordée à quelqu'un d'une condition supérieure. Jésus est appelé premier-né pour les deux raisons : il est le premier-né du fait qu'il nous a précédés dans sa résurrection d'entre les morts (Col 1.18), et il est le premier-né parce que Dieu l'a exalté en lui donnant la prééminence sur toutes choses (Hé 1.6).

³ Il s'agit des Témoins de Jéhovah, dont la traduction "du Monde Nouveau" n'est pas une traduction proprement dite, mais un texte altéré, développé dans le but de soutenir leurs enseignements. Elle traduit ainsi Jean 1.1 : "Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était dieu." La même pseudo érudition obligerait normalement qu'ils traduisent au verset 6 : "Il y eut un homme envoyé par dieu, du nom de Jean", ce qu'il n'ont pas fait, évidemment. La traduction qui ferait de Jésus un dieu parmi d'autres dieux dans la version "du Monde Nouveau" ferait aussi de Dieu une déité parmi d'autres.

⁴ Le terme *arche* en Colossiens 1.18 identifie la personne ou la chose qui initie, la première personne ou la première chose dans une série, le chef. Il désigne le "commencement" dans le sens d'origine.

⁵ Le terme *arche* en Apocalypse 3.14 signifie ce par quoi une chose commence à exister, l'origine, la cause active, la cause première. Les experts en linguistique affirment qu'il est possible de traduire "premier-créé", mais que si tel est le cas, il est également possible de traduire "premier-créé" en Apocalypse 21.6, où le terme est appliqué au Père. Le critère devient donc non pas ce qui est linguistiquement possible, mais ce qui est logique et biblique. Ainsi le terme doit être pris dans le sens de "cause première".

⁶ L'expression "le commencement et la fin" se réfère au Christ en Apocalypse 22.13 et au Père en Apocalypse 21.6.

⁷ Arthur Cushman McGiffert, *A History of Christian Thought* (New York : Charles Scribner's Sons, 1954), 1 : 233.

⁸ Les passages les plus mal utilisés sont : Esaïe 9.5 ; Jn 3.13 ; 10.30 ; 14.9 ; 2 Co 5.19 ; Col 2.9.

⁹ Le mot *logos* est bien utilisé dans le texte grec de la Septante, comme aussi en Psaume 33.6.

¹⁰ Le terme utilisé par l'Esprit Saint en Esaïe 7.14 pour "jeune fille" ou "vierge" (héb. *'almah*) est un terme général désignant une personne qui est sexuellement mûre. En 735 avant J.-C., donc, selon ce passage, l'Esprit Saint disait qu'une jeune fille mûre et bien connue connaîtrait un homme et donnerait le jour à un fils appelé Emmanuel

(mais sans être le véritable Emmanuel à venir). A l'époque de Jésus, une jeune fille mûre et inconnue devait, sans connaître d'homme, donner le jour à un fils qui serait le véritable Emmanuel. Le langage de l'Esprit en Esaïe 7.14 est assez large pour comprendre une naissance non-

miraculeuse au 8ème siècle avant J.-C. et une naissance miraculeuse au 1er siècle. La jeune fille mûre du 8ème siècle devait forcément "connaître un homme", car aucune naissance d'une vierge n'eut lieu pendant ce siècle.

¹¹ McGiffert, 1 : 52.

© VERITE POUR AUJOURD'HUI, 2003, 2006
Tous Droits Réservés